A la cinquantaine passée, Julietta a conservé tous ses charmes. Le ciel de ses origines, celui de Ostie, semble niché au fond de ses yeux bleu vert. De longs cheveux noirs recouvrent une peau légèrement cuivrée. A chaque jour, son décolleté nouveau. Tard, le soir, pour les derniers clients, elle porte un maillot moulant, alors qui l'aime la suive au bain de minuit ! Les courtisans ne manquent pas, elle se sait attirante, en joue à son aise. Dans l'eau, elle s'agite, pousse des cris d'extrême contentement, parle en français mais plus volontiers dans sa langue maternelle. Gentille aguicheuse qui, lorsque le cercle se resserre, se débat, se dégage, se refusant à celui qui ose aller plus loin. Alors elle clame que c'est quand elle veut et avec qui elle veut, et... qu'on se le dise !

Quand la nuit tombe, tandis que les palmes sèches de la toiture en tôle bruissent sous l'air chaud, La Paillote allume ses chapelets d'ampoules multicolores. Voilé par une atmosphère chargée, le soleil danse malgré tout encore à travers le feuillage fleuri des lauriers-roses, sur les toiles cirées de la véranda centrale. Entourée de rondins jusqu'à hauteur de buste, la pièce s'ouvre sur le golfe sans encadre-

ment vitré, permettant une bonne ventilation, tandis qu'un gros brasseur d'air bringuebalant s'agite au-dessus des consommateurs tout à leurs brochettes de poissons. Comme toujours ici il fait moite, seul le carrelage tient la fraîcheur ; nu-pieds, les boys vont et viennent nonchalamment. Un gamin surgit, propose des trocas aux clients, ils ont été ramassés le long de la côte par des autochtones qui plongent depuis leurs embarcations et ratissent le fond de la mer. La nacre vient de ces coquillages. Le prix est bas, mais Bernard Valensole, le frigoriste, tape ses samaras d'un coup sur le sol et l'enfant détale.

– Hé ! Mais c'est comme les mouches, au moins le dixième depuis tout à l'heure.

Julietta sautille comme une puce, d'un banc de bois à l'autre :

– Une marine fraîche ! vient-elle de lancer à Pierrot, lui pinçant une fesse et roulant toujours ses *r*.

La *Jeanne* est en effet dans le port, les marins du bâtiment de guerre se sont éparpillés en ville d'abord, sur les plages ensuite et Julietta a reçu sa cargaison de nouveautés comme elle dit, ce qui la met dans un état proche de l'euphorie. Entre deux tournées, elle se remaquille derrière son paravent chinois. A présent, la voici au centre d'un groupe, feuilletant les plus belles photographies de sa trentaine, à chaque page nouvelle des sifflets admiratifs s'élèvent comme un même chœur. Elle aime les jeunes gens, les trouve beaux, gais comme elle et elle adore ça ! A tout nouveau navire, elle se les gâte les garçons, leur cuisine d'impressionnantes paellas arrosées de vins italiens glacés et, au-delà de la fermeture légale de l'établissement, tire volontiers des bouteilles de sa remise pour les retardataires. Ce

soir, la lune s'est levée sans gêner le moins du monde ni les couples baguenaudant sur le sable, ni les premiers dormeurs solitaires. Plus tard, d'une masse recroquevillée perdue déjà dans ses songes s'échappe parfois un petit cri, une plainte : un mauvais rêve sans doute. C'est l'heure à laquelle le gardien de l'auberge prend place dans son fauteuil en osier, devant l'entrée. Il ne dormira jamais franchement pour avoir l'œil et l'oreille. Pour la plupart, les marins sont repartis vers le port, alors Julietta a invité les traînards à piquer nus – règle imposée par elle-même – dans sa piscine phosphorescente et donc indiscrète. Personne n'ose refuser. La sirène plonge la première, leur offre un impressionnant numéro de pirouettes aquatiques, d'éclaboussements, de jacassements... Les jeunes gens s'amusent d'un spectacle aussi subit qu'étonnant, du moins pour les nouveaux.

Soudain, une lumière de boîtier électrique danse sur la plage, mais nul n'y prête attention. Quelqu'un s'approche, éteint la torche, se met à ramper, échappant à l'attention du vieux surveillant. Le nez à niveau de crabe, voici qu'il tâte les vêtements des baigneurs laissés à proximité ; puis son chapardage jugé conséquent, il s'éloigne et, s'estimant alors suffisamment hors de portée des autres, se redresse pour les lancer dans les flamboyants au gré de sa fantaisie, le plus haut possible, avant de disparaître.

La franche rigolade de ceux du bain passe ensuite à la surprise, les voilà tous à poil pour de bon, car les slips et les shorts se sont envolés. Il faut bien sortir de l'eau et comme ça ! La lune s'étant franchement imposée, ils y voient comme en plein jour.

– Bonjour, le malaise ! fait Renate amusée, la secrétaire dactylo de la station de radio, tandis que les jeunes Mé-

tropolitains les moins hardis se hissent pour placer aussitôt une main devant eux.

– Quel est l'enfant de salaud, crie Julietta, qui a fait ça ? Abdou ! Où es-tu ? qu'est-ce que tu foutais ? je te paye pourquoi ?

Daniel, le comptable, s'est dissimulé et, considérant la débandade, pouffe, s'étouffe, il en pleure, se fait déjà à leur tête quand ils sauront que c'est lui. Il avait pourtant commencé sa journée en se levant du mauvais pied, écrasant au saut du lit le petit chien blanc ramené de Madagascar par Pierrot, son complice pilote d'avion dont Valensole répète qu'il « est plutôt mal foutu ce chien, parce qu'on ne sait jamais où est l'avant et où est l'arrière... » Et surtout, jour de paye des artistes, chanteurs et musiciens locaux, Daniel boxerait alors jusqu'aux mouches du bar que tient Souphy dans l'enceinte de la station de radio et de télé. Il est à lui seul une espèce de « Sacem » du coin. Travailleurs saisonniers venus empocher leur dû, ils se bousculent, se chamaillent afin d'être les premiers, contestent obligatoirement. Alors, Daniel crie, menace de fermer boutique. Derrière ses verres et ses tasses, Souphy a toujours le même œil admiratif pour le blanc maître : posséder des billets de banque, des pièces, en distribuer, faire la loi pour rétablir l'ordre, tout de même quelle immense et merveilleuse responsabilité ! Ce soir, Daniel avait envie de se défouler.

– A la réflexion, dit Julietta à Renate, tu vois ce que je vois ? Quel bonheur ! regarde ces nudités superbes ! profitons-en, ma fille, on n'aura jamais une aussi belle brochette...

– Oh ! Julietta, on n'est quand même pas devant les étals du marché !

Mais Julietta, elle, est au comble du bonheur, tandis que chacun se hisse pour récupérer ce qu'il croit être son bien. Elle les voit s'agglutiner autour des lauriers et des flamboyants, en agiter les branches, se faire la courte échelle, elle ne veut rien perdre du spectacle, se rapproche un peu plus, s'affaire pour donner le change. Devant tant de tapage, un petit chien se met à aboyer, le boy piétine, les bras ballants, dépassé par un pareil et incongru déploiement.

– Tiens, mon chou, il est là... Là !

Le marin se hisse, perd pied, s'affale sur l'Italienne qui le récupère dans ses bras et tombe avec lui. Son sexe se frotte aux seins de la femme qui rit aux éclats, sans perdre le nord pour autant, car alors ses mains saisissent les hanches du garçon, l'étreignant comme pour le protéger d'un nouveau danger. Elle prétexte qu'il a forcément touché le gros cactus en tombant et a dû se blesser. Elle sent aussi sa poitrine légèrement velue, ses côtes...

– Il n'est guère épais, ce petit mâle ! Mais que tu es mignon ! lui fait-elle, et mon Dieu ! comme vous l'avez gâté celui-ci, c'est l'arbre de Noël avant l'heure, vous me comblez, mes chéris.

C'est Renate qui déniche Daniel qui se contorsionne toujours. Alors, Pierrot et Valensole accourent, le flanquent dans la piscine.

Le silence est retombé sur la crique, le boy s'est tassé sur sa chaise, il n'entend plus rien. Un marin d'ébène s'en vient tambouriner, Julietta lui sert un whisky. Passablement éméché, il la brusque, l'étend sur une natte au centre de la véranda, mais celle-ci résiste.

– Mais qu'est-ce qu'il te prend ? Pourquoi tu ne veux pas ce soir ? C'est tous ces mecs que j'ai croisés, sortant d'ici, ou quoi ? fait-il se redressant, impérial.

– Jamel ! sois sympa s'il te plaît, ce soir, je suis fatiguée. Mais Jamel détourne la tête et lui claque la porte.

Une lune blanche s'amuse à présent avec le feuillage qui imprime des dessins sur les toiles cirées. Julietta regagne sa chambre, se boucle à double tour, se réfugie sur son sofa après avoir placé les jalousies à l'horizontale pour laisser entrer les lueurs de la nuit chaude, comme la rumeur de la mer. Elle a pris soin de disposer minutieusement sa moustiquaire. C'est alors qu'elle revient sur l'album de la soirée, les pages qu'elle ne leur a pas montrées, s'attarde sur chacune d'elles. La nostalgie l'envahit, elle est à la recherche du temps enfui, pour se projeter dans sa jeunesse dorée d'Asmara, la grande ville de l'Érythrée. Elle s'arrête sur elle-même, fille radieuse au regard déjà charmeur : on l'avait photographiée sur la route menant à Addis, quelque part à flanc de l'imposant sommet où se succédaient les antiques capitales de l'Abyssinie. Elle avait un casque tout blanc, celui de la colonie, elle paraissait menue à côté de ce paysan trottinant à dos de mulet vers le marché local. D'autres villageois cheminaient de même, leurs bourriques chargées de jarres en terre cuite, remplies de diverses denrées ou de bière d'orge, la talla. Beaucoup plus loin, c'était Ankober ; elle apprit le jour du cliché que la ville perchée comme un nid d'aigle à plus de deux mille mètres d'altitude et devenue bien peu de choses par la suite, avait vu naître l'empereur Ménélik II.

A tant d'années de distance, elle éprouve ce qu'elle ressentit alors, tandis qu'elle s'était avancée au bord de la